





Luis Sepúlveda, ultime exil

L'écrivain chilien est mort jeudi du Covid-19 à 70 ans, en Espagne. Emprisonné sous Pinochet avant de fuir la dictature, il s'était ensuite illustré par son engagement pour l'écologie et les Indiens.

Le Covid a emporté un écrivain. Luis Sepúlveda est mort le 16 avril à 70 ans, dans les Asturies, avant l'aube. Il était bourru, affectueux, entier, avec ce mutisme pierreux et océanique propre à tant de Chiliens. Sa connaissance de la poésie était intime, précise ; son goût du roman noir également. Dans les années 70, il avait fui pour Hambourg la dictature de Pinochet. Sa femme, la poétesse Carmen Yáñez, avait été salement torturée. Il l'avait crue morte et la retrouva bien des années plus tard, en Europe. Il était émouvant de prolonger la lecture d'une histoire de Luis par quelques poèmes de Carmen, et vice versa. Ils habitaient depuis longtemps à Gijón (Espagne), dans une maison avec jardin, à quelques centaines de mètres de la mer. Il y avait planté ses arbres. Ses enfants y avaient grandi. Fragile, il luttait depuis plusieurs semaines contre les effets du virus. Il n'a sans doute pu faire ce qu'il avait écrit à propos d'un autre mort, vingt ans plus tôt : « *Un homme achète le journal de son dernier jour.* » Il évoquait alors l'assassinat dans la rue, par l'ETA, du journaliste José Luis López de Lacalle. Sous un parapluie, écrivait-il, celui-ci « *a fait ses derniers pas avec les derniers journaux sous le bras,*

les milliers de derniers mots, avec cette imperceptible sécurité des hommes que Brecht disait indispensables : ceux qui ont lutté toute leur vie. L'assassin, lui, a agi à la vitesse des lâches, de ceux qui évitent de regarder en face, qui haïssent les grandes vérités appelées maison, enfants, table, paroles, démocratie, être, liberté, futur. » Tels étaient, dans ses articles comme dans ses romans, dans ses nouvelles comme dans ses contes, le ton et les valeurs de Luis Sepúlveda. Il connaissait la violence de l'Histoire ; il n'aimait pas celle des tueurs.

Désenchantement. Publié en 1989, un roman l'avait rendu célèbre dans le monde entier par le biais de sa fidèle éditrice française et amie, Anne-Marie Métaillé (1) : *le Vieux qui lisait des romans d'amour*. Il débutait par une dédicace qui résume l'état d'esprit dans lequel son œuvre entière fut écrite : « *Au moment même où, à Oviedo, les jurés qui allaient décerner à ce livre le prix Tigre Juan étaient en train de le lire, à des milliers de kilomètres de distance et d'ignominie une bande d'assassins armés et payés par de plus grands criminels, de ceux qui ont tailleur et manucure et qui disent agir au nom du "progress", mettaient fin à la vie de l'homme qui fut l'un des plus ardents défenseurs de l'Amazonie et l'une des figures les plus illustres et les plus conséquentes du mouvement écologique universel.* » Il parlait des mercenaires à la solde des firmes qui détruisent la forêt, et qui venaient de tuer un modèle de son héros. Jair Bolsonaro survivra à Luis Sepúlveda ; il est rassurant de penser qu'il ne survivra pas à ses lecteurs.

La lutte contre la dictature et l'oubli de ce qu'elle a fait, contre le néolibéralisme et l'inconscience de ce qu'il continue de faire, en particulier dans ses versions latino-américaines, le désenchantement qui a fait vivre le fils de communistes, l'ancien exilé, le militant discret mais perpétuel, dans le passé et l'avenir d'une illusion, le combat mené depuis 1978 en faveur de l'écologie et des Indiens, tout cela a teinté d'une façon ou d'une autre chacun de ses textes, sans leur ôter une fantaisie et une facilité qui le rendaient accessible au grand public. En Amazonie, le vieux qui lit des romans d'amour s'appelle Antonio José Bolívar, comme Simón, symbole perdu des indépendances et des peuples latino-américains. Tel Humphrey Bogart dans *African Queen*, il circule en rafiote sur le fleuve. Un dentiste le ravitaille en livres. La commande est précise : il préfère « *les souffrances, les amours désespérées et les fins heureuses* ». Il n'est pas méprisant d'écrire que, comme ce Bolívar de fiction, Luis Sepúlveda a été un auteur au muscle sentimental. Son Bolívar ne sait pas écrire : « *Il lisait lentement en épelant les syllabes, les murmurant à mi-voix comme s'il les dégustait et, quand il avait maîtrisé le mot entier, il le répétait d'un trait. Puis il faisait la même chose avec la phrase complète, et c'est ainsi qu'il s'appropriait les sentiments et les idées que contenaient les pages. [...] Il lisait en s'aidant d'une loupe, laquelle venait en seconde position dans l'ordre de ses biens les plus chers. Juste après le dentier.* » Il y a toujours eu, chez l'écrivain, une volonté d'alphabétiser, par la grâce d'un désenchantement que réenchante une imagi-



nation enfantine, la conscience des adultes qui le lisaient.

«Ethique». Il avait publié à l'automne un conte écologique, *Histoire d'une baleine blanche*, où un cétacé, veillant sur l'âme des indiens Mapuches, est menacé de disparition. Son dernier roman, *la Fin de l'histoire*, publié en 2017, relançait dans un Chili contemporain son détective au nom de totero, Belmonte ; un revenant de toutes les luttes et guérillas marxistes du sous-continent. L'un des chiens de Luis Sepúlveda s'était appelé Laïka, comme la chienne soviétique de l'espace. Un autre avait le surnom d'un garde du corps de Salvador Allende. Le dernier, que nous avons vu voilà trois ans, s'appelle d'Artagnan. Comme dans *Vingt ans après*, il a dû survivre à tout. A la question «pourquoi écrivez-vous», Luis Sepúlveda répondait en 1999 : *«J'écris par amour des mots et par obsession de nommer les choses depuis la responsabilité d'une éthique personnelle que je crois nécessaire de partager, et depuis la part ludique de l'existence, cette part dont les Latino-Américains en particulier ont été frustrés, tantôt par un pouvoir ennemi des mots car les mots sont libres ou ils ne sont pas, tantôt par les tentatives, également dirigées par un pouvoir, de sacraliser la littérature. [...] J'écris parce que je connais l'équilibre fragile de la vie et la maigre saison que la nature accorde aux hommes, mais, en nommant les choses avec tout l'amour et la colère que ma langue le permet, je les rapproche de la force des titans et de l'éternité de Prométhée.»*

PHILIPPE LANÇON

(1) Tous ses livres sont publiés en France chez cet éditeur.



L'écrivain chilien Luis Sepúlveda, en 1998. PHOTO GAMMA-RAPHO.GETTY